



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 28, No. 3/5 (1931), pp. 452-457

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527000>

Accessed: 03/02/2011 15:37

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

français¹⁾; et en quelle lingua *pardo* signifie-t-il “tacheté” (en espagnol et en portugais, le mot signifie “brun”, “gris brun”)? Mais surtout cette version n’a pas de sens, et je ne puis comprendre que ceci: “Pour l’ambre, il est certain qu’il se trouve dans l’Inde sous la terre. J’en ai fait extraire dans beaucoup de montagnes... et j’en ai trouvé...”²⁾. Les erreurs de ce genre abondent. Mais, si les traductions de M. B., même du latin, sont souvent infidèles, nous lui devons l’essentiel, c’est-à-dire les textes, et une recherche considérable sur les sources de Pierre d’Ailly.

Les postilles sont souvent d’une grammaire singulière, dans le genre de celle-ci (p. 184): *Aqua et terra simul facit corpus rotundus*; Colomb était décidément brouillé avec le rudiment³⁾.

P. Pelliot.

Otto FISCHER, *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie*, Berlin, Paul Neff, 1931, in-4, XI + 150 pages, avec 4 ff. illustr. hors texte (dont 1 en couleurs) et 80 planches. Tiré à 250 exemplaires; RM. 125.

Mon intention était d’abord (cf. *supra*, p. 150) de publier le présent compte rendu dans la *Rev. des arts asiatiques*; mais, de par les circonstances et vu l’emploi de caractères chinois, cela demanderait quelque délai, et je ne veux pas tarder à dire le bien que je pense du livre de M. FISCHER.

1) M. B. est Canadien, mais, ancien Normalien, il ne devrait pas confondre ainsi les genres en français; ailleurs, il fait “hémisphère” du féminin (I, 12); et c’est du jargon d’écrire (I, 168): “Plus haut au mot *volubilitate* il faut adjoindre devant: *a*”, quand on veut dire: “Plus haut, il faut ajouter *a* devant *volubilitate*”.

2) Quant à “Feyti”, dont M. B. dit ne savoir que faire, il est bien clair que c’est le nom même de l’île de Haïti, rebaptisée Hispanola par Colomb et identifiée par lui à Ophir, à Tharsis et au Japon. Le “Cethym” (ou “Cethyn”) de l’Ancien Testament, dont il est question aux pp. 32 et 754, n’a pas à intervenir, sauf en tant que Colomb y voyait encore un autre nom de Tharsis et d’Ophir.

3) Le déchiffrement des “postilles” est généralement correct; il est facile de s’en assurer par les facsimilés et déchiffrements du t. III de la *Raccolta* de Cesare de Lollis; l’avantage, très réel, de la publication de M. B. est de mettre chaque “postille” en regard du texte qui l’a inspirée.

Il eût paru chimérique, voilà seulement quelques années, de prétendre consacrer une monographie à la peinture chinoise des Han, que nous n'atteignons alors que par des sources littéraires. Aujourd'hui encore, les monuments en sont peu nombreux, et M. F. est obligé de faire appel à des gravures sur pierre, des bronzes incrustés ou des briques estampées, qui ne sont pas vraiment des peintures, ou à des peintures qu'il ne date pas vraiment des Han. Et cependant, le livre se tient, et c'est bien, au fond, de peinture Han qu'il s'y agit.

M. F. a réuni une documentation très riche; il met à profit tout ce qui a été publié en Europe et au Japon, et un nombre considérable de photographies et d'estampages; un voyage en Chine, en Corée et au Japon lui a en outre donné la connaissance directe des sites; son goût très sûr a fait le reste. Nul n'eût pu actuellement écrire son livre mieux que lui.

Parmi les monuments étudiés, beaucoup étaient déjà connus; mais M. F. fait à bon droit une large place à deux ensembles nouveaux, l'un presque et l'autre tout à fait inédit; ce sont les gravures de la chambrette funéraire de 朱鯨 Tchou Wei (pp. 53—64 et pl. 32—53) et les briques peintes offertes par le Dr Denman Ross au Museum of Fine Arts de Boston (pp. 82—89 et 126, et pl. 64—73).

La chambrette funéraire de Tchou Wei se trouve à environ 4 li à l'Ouest de la sous-préfecture de 金鄉 Kin-hiang au Chantong. Chavannes, qui l'a visitée, l'a décrite dans sa *Mission archéologique* (I, 3—4), mais n'a pu faire que de mauvais estampages dont il a tiré ses fig. 1180—1184. Il semble que le prof. Sekino, qui a fait par ailleurs une enquête si minutieuse sur la sculpture des Han au Chantong, ait négligé ce site-ci, car je ne trouve rien à son sujet ni dans le texte, ni dans les planches de ses *Sepulchral remains of the Han dynasty in the province of Shantung, China* (1916). C'est cependant un monument singulièrement important, déjà signalé dans

les ouvrages chinois au VI^e et au XI^e siècle; et comme Tchou Wei a dû mourir au milieu du I^{er} siècle de notre ère, ce serait ussi le plus ancien groupe de dalles funéraires chinoises gravées qui soit actuellement connu; toutes les autres dalles qu'on peut dater ne sont pas antérieures au II^e siècle. Toutefois, les quelques caractères que les épigraphistes chinois ont encore pu lire sur les dalles vers l'an 1800 n'apparaissent pas sur les estampages de M. F.

Les briques peintes acquises de M. Loo en 1925 par le D^r Denman Ross portent deux caractères chinois qui ne donnent jusqu'ici aucune indication sur la nature des sujets ou l'âge du monnment. Ces peintures, qui sont cette fois bien des peintures, et non des gravures au trait, sont d'un art très maître de ses moyens et qui a sûrement derrière lui une assez longue tradition; je considère, pour ma part, que c'est le plus important monument de peinture chinoise archaïque qui nous soit parvenu, et j'espère lui consacrer un jour une étude détaillée. M. F. le rapporte à la fin des Han, peut-être même au III^e siècle, c'est, à mon avis, une date un peu basse; la différence des costumes sur ces peintures et sur les dalles de Tchou Wei, dont M. F. parle p. 88, est beaucoup moins sensible si on compare les peintures des briques à celles de la boîte en écaille reproduite sur la fig. 10 de M. F. et qui est bien sûrement, elle, du I^{er} siècle. Les briques du D^r D. Ross sont rapportées sans hésitation aux Han dans *Bukkyū bijutsu*, n^o 16 (juin 1930), p. 35. M. F. n'a connu ces briques peintes que par des photographies, d'ailleurs excellentes, mais on lui doit des précisions importantes sur leur provenance; il a eu en effet l'occasion, en 1926, de voir le marchand de Lo-yang qui les avait exhumées, et même d'obtenir de lui la photographie des briques telles que ce marchand les avait assemblées chez lui; certains éléments du décor étaient alors évidemment plus nets qu'ils ne sont aujourd'hui.

A côté de ces deux groupes importants d'œuvres dont nous

devons à M. F. les premières reproductions, on trouvera dans son livre bien d'autres monuments déjà connus, mais dispersés ou insuffisamment publiés; l'exemple de plusieurs planches montre aussi l'intérêt qu'il y a à donner parfois en photographies directes les monuments qui n'ont été reproduits jusqu'ici que par estampages; ou encore à employer des négatifs qui remettent en blanc sur noir les estampages noir sur blanc. Les notes de M. F. fournissent enfin de très utiles listes de briques à sujets estampés en relief ou en creux (pp. 135—136), de dalles gravées ou sculptées qui ne figurent pas dans la *Mission* de Chavannes (pp. 137—139; y compris une petite liste de faux entrés dans des collections publiques), etc.

Voici quelques observations de détail sur des passages de ce livre en général si bien informé et pondéré.

P. 3 (et n. 3 du ch. 1, p. 134): Depuis les citations partielles de Conrady et de Chavannes, le 靈光殿賦 *Ling-kouang-tien fou* de 王文考 *Wang Wen-k'ao* (et non "Wang Wen-kao"; il vaudrait d'ailleurs mieux dire 王延壽 *Wang Yen-cheou*, en se servant du *ming*) a été l'objet de deux traductions, l'une partielle de Waley, *The Temple*, l'autre complète dans *Asia Major*, III, 467—476. Dans le passage reproduit par M. F., les anciennes versions de Conrady et de Chavannes sont à modifier sur plusieurs points importants; par contre, l'"Empereur de l'Homme, à neuf têtes" (人皇九頭 *jen-houang kieou-t'eu*, mot à mot "les neuf têtes de l'Empereur de l'Homme"), bien compris par Conrady, Chavannes et Waley, et qui est défini comme tel dans le 三五曆記 *San-wou li-ki* de 徐整 *Siu Tcheng* (milieu du III^e s.; cf. *infra*, à propos d'un travail du P. Koppers), dans le 拾遺記 *Che yi ki* et dans le 始學篇 *Che-hio p'ien*, est rendu par "die neun Herrscher" dans *Asia Major*, III, 475; mais la glose de 宋均 *Song Kiun*, sur laquelle cette dernière traduction s'appuie probablement, est à mes yeux sans valeur, bien qu'ancienne (elle est citée dans le

commentaire de Li Chan; Song Kiun devait s'appeler de son vrai nom 宋衷 Song Tchong et vivre vers l'an 200 de notre ère; cf. la préface du D^r W. Hung à son *Index du Po-hou t'ong*, pp. v—vi). Pour une représentation de l'Empereur du Ciel à plusieurs têtes, cf. *infra*, à propos de l'ouvrage de M. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*.

P. 5: Il n'est pas sûr que tous les "portraits" dont parle ici M. F. aient été vraiment peints, et qu'il ne s'agisse jamais ni de dalles gravées, ni même de statues.

P. 10: "Als Aufenthalt und Wohnung der Toten wird auch besonders der Norden, das finstere, kalte Land der gelben Quellen genannt." C'est en effet la valeur de 黃泉 *houang-ts'iuan* dont M. Granet a donné l'explication systématique dans *La vie et la mort, croyances et doctrines de l'antiquité chinoise*, pp. 15—22; mais bon nombre de textes supposent ces "sources jaunes", résidence souterraine des morts, simplement sous la terre, en quelque lieu que ce soit.

Pp. 15—16: Il n'y a aucun fond à faire sur les histoires d'ouvertures de tombes sous les Han contées dans le *Si-king tsa-ki*, faux sans autorité; cf. *T'oung Pao*, 1930, 389—391.

P. 60: L'attribution de ces poèmes à Sseu-ma Siang-jou (lire "Sse-ma Hsiang-ju" chez M. F.) et à Li Yen-nien n'est donnée par Grube que comme une conjecture, et seulement pour une partie d'entre eux.

P. 66: La scène représentée peut ne pas être celle à laquelle Chavannes a songé, mais je ne vois pas de raison pour penser que la passe (*kouan*) 減谷 Kien-kou ou Hien-kou soit différente de la passe 函谷 Hien-kou. Dans son *Hai-wai tcheng-min lou*, 1 a, M. Lo Tchen-yu dit que cette pierre provient de 白沙鎮 Pai-cha-tchen de K'ai-fong (Honan).

P. 70 et pl. 56: Le tissu brodé de Noin-ūla représentant des oiseaux posés sur des rochers que des arbres séparent est un

morceau d'un grand intérêt, mais je doute qu'il y faille voir une œuvre purement chinoise et, comme le dit M. F., "das früheste Zeugnis der chinesischen Landschaftsmalerei".

P. 137, n. 9: L'inscription de la colonne ronde de Cologne (Chavannes, *Mission*, I, 243, n^o 172) a déjà été dénoncée comme fausse par M. Lo Tchen-yu (*Hai-wai tcheng-min lou*, 1b).

P. 139, fin de la n. 9: Pour A (Musée de Cologne), j'ai déjà dit que c'était un faux; pour B (Louvre), je suis d'accord avec M. F. que la face avec le cortège et les cavaliers est une addition récente.

P. 140, n. 20: On notera la réaction de M. F. contre certains abus des tenants des influences "scythes".

P. 145, n. 3: Le nom de 丁緩 Ting Houan, fondateur ou céramiste des premiers Han, avant l'ère chrétienne, est une invention du faussaire qui a écrit le *Si-king tsa-ki*, et son nom ne vaut pas d'être retenu. C'est ce que M. Kummel a déjà dit dans *Chines. Kunst* (Exposition de Berlin), p. 24.

Paul Pelliot.

Hans REICHELDT, *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums in Umschrift und Uebersetzung*, II. Teil: Die nicht buddhistischen Texte und Nachtrag zu den buddhistischen Texten, Heidelberg, Carl Winter, 1931, in-8, VIII + 80 pages, avec 9 planches pliées.

Cette deuxième partie est la suite du fascicule paru en 1928 et qui contenait les textes bouddhiques (sauf ceux donnés ici en supplément). Le déchiffrement de ces textes écrits pour la plupart dans une langue très archaïque, rendu plus difficile parce qu'on n'y était plus guidé par un vocabulaire religieux déjà en grande partie acquis, fait honneur à l'excellent iraniste qu'est M. R.; mais bien des passages sont encore très obscurs. Il s'agit avant